I

À treize ans, j'aimais par-dessus tout passer les vacances de février chez ma grand-mère paternelle. Nous l'appelions « Babou ». Elle habitait à Boulogne-Billancourt, dans un immeuble plein de gens venus de tous les pays du monde, plein de gens qui n'auraient jamais dû se connaître. C'est là que j'ai découvert l'amour.

– C'est un HLM, m'avait-elle expliqué quand j'étais petite. Nous sommes arrivés ici après la révolution russe et nous y sommes restés. Parfois, ma chérie, c'est aussi simple que cela, la vie.

Et elle riait en laissant tomber par terre la cendre de sa cigarette. Puis elle me soufflait dans le nez un grand cercle de fumée noire. Il faut dire que ma grand-mère riait beaucoup, surtout quand il y avait des hommes. Elle renversait la tête en arrière, elle

fermait les yeux, et son rire montait haut, très haut, il s'envolait quelque part dans le ciel, sans doute dans un endroit spécial du paradis où les Russes se retrouvaient pour parler de leur vie, avant les HLM. J'aimais cela. Cette impression de pouvoir grimper directement au paradis en riant.

– Tu veux essayer ? m'avait-elle proposé un jour en me tendant une cigarette.

Babou n'était pas une grand-mère ordinaire. Elle portait toujours des fleurs en soie rouge accrochées en haut de son décolleté, et elle fumait des demi-Gitanes avec un long fume-cigarette noir. Elle avait un peigne en corne glissé dans la bride de son soutien-gorge et deux énormes bagues à chaque main. Une en améthyste, une autre en nacre blanche, la troisième en pierre de lune, et enfin la dernière, la plus grosse, en ambre jaune.

Celle que je préférais, c'était la pierre de lune, parce qu'à la lumière un reflet la traversait de part en part et dessinait exactement un croissant de lune bleu. À cette époque, je croyais que la Terre vue du ciel devait être aussi belle que cela et qu'elle ressemblait au cœur des hommes.

– Elle est belle, ta bague.

Je lui prenais la main. Je lui caressais les doigts, un à un, et le bout lisse de ses ongles ronds.

– Tu me la donneras un jour, dis ?

– Elle vient de Novossibirsk, me répondait-elle en ayant l'air de ne pas entendre. Je l'ai eue pour mes dix ans. C'est ma mère qui me l'a offerte.

Novossibirsk, c'était en Russie, très loin, et cette pierre était vivante. Là-bas, c'était chez elle.

– En hiver, le monde devient blanc, murmurait Babou en fermant les yeux, la terre rejoint le ciel. Il faut accrocher des clochettes autour des troïkas pour qu'on les entende arriver. Et mettre des bottes de feutre par-dessus les chaussures pour que la neige n'attache pas. Il fait si froid que la gorge brûle quand tu respires.

– Tu en as déjà fait, toi, de la troïka ?

Elle ne répondait pas. Elle parlait d'autre chose. Avec elle, on ne savait jamais ce qui était vrai et ce qui ne l'était pas, c'était une histoire à trous. Tolstoï dit que les garçons, en Russie, aiment sauter d'un traîneau à l'autre en chantant. Ils serrent de belles filles blondes dans leurs bras tandis que leurs chevaux vont au galop, en envoyant des gerbes de neige de chaque côté de la troïka. Tolstoï dit que les yeux des filles, en Russie, brillent comme le reflet de mille

pierres de lune dans la nuit. Les garçons les aiment, ils les embrassent, puis ils les oublient.

– Dis, Babou, on t'a déjà embrassée au fond d'un traîneau ?

Je lui posais les questions que je voulais. Toutes celles que j'emmagasinais un an durant, je les gardais pour les vacances de février. On pouvait lui parler de tout. Babou n'avait jamais vraiment su quel âge j'avais.

Il a fallu que j'attende longtemps pour savoir que les troïkas n'existent plus et que les bottes en feutre sont désormais fabriquées en Chine. Mais peu importe. Les Chinois n'ont pas d'usines à rêves. Ceux-là ne poussent que le soir, autour des feux, dans les isbas de bois qui sont au fond de ma mémoire.

II

Le matin, à Boulogne, je restais longtemps au lit. Je regardais la cour par la fenêtre. Il y avait des dizaines d'oiseaux qui me réveillaient très tôt. Cela faisait un sacré grabuge ! Je me demandais comment il pouvait y avoir tant d'oiseaux en février dans une cour de HLM, près de Paris, juste avec des immeubles de chaque côté ! Peut-être les oiseaux aimaient-ils eux aussi cette ambiance étrange où les gens parlaient une langue différente à chaque étage. D'une certaine façon, nous étions dans un zoo, et c'étaient eux les visiteurs.

Chez Babou, au troisième étage, il y avait surtout des Chinois et des Russes. Enfin, je dis des Chinois parce qu'ils avaient les yeux bridés, mais c'était peut-être des Vietnamiens, ou des Thaïlandais, ou des Japonais, ou des Martiens. Ça n'avait pas beaucoup